

Création ou évolution ?

●●● **François Euvé s.j.**, Paris

Doyen de la Faculté de théologie du Centre Sèvres

Le phénomène créationniste interroge par sa permanence et son développement. Il a pénétré sur le vieux continent au point de provoquer un débat houleux au Conseil de l'Europe, conclu par l'adoption en octobre 2007 d'une résolution réprouvant fermement l'enseignement du créationnisme à l'école.

L'impact sur l'opinion est fort car il ne s'agit pas seulement d'une querelle de spécialistes aux arguments ésotériques. L'affaire du créationnisme concerne l'éducation secondaire : quelle image du monde, particulièrement du monde vivant, donner aux jeunes ? A un âge où ils ont du mal à distinguer les niveaux de langage, faut-il leur enseigner que l'humanité provient de l'animal, moyennant des processus aléatoires ?

L'impact est renforcé par le fait que les courants créationnistes disposent souvent de moyens sophistiqués grâce à des ressources considérables et à une politique bien rodée de lobbying. L'argumentaire créationniste joue sur la peur de nos sociétés devant un avenir de plus en plus incertain. Notre civilisation change rapidement, au point qu'il est difficile de proposer des critères stables pour savoir comment orienter son action, tant individuellement que collectivement.

Le créationnisme n'est pas tant une doctrine élaborée qu'un des marqueurs idéologiques de l'opposition d'une partie de l'opinion à ce qu'elle considère comme une menace sur la société : le « matérialisme » qui engendre une multiplicité de désordres moraux comme l'avortement, l'homosexualité, la drogue, etc.

Ces phénomènes relèvent plus d'une analyse sociopolitique que proprement philosophique ou théologique. Il n'en reste pas moins que la vision évolutive du vivant pose de vraies questions, comme celle de la représentation de l'humain.

Ces phénomènes relèvent plus d'une analyse sociopolitique que proprement philosophique ou théologique. Il n'en reste pas moins que la vision évolutive du vivant pose de vraies questions, comme celle de la représentation de l'humain.

Mentalité apocalyptique

Par ailleurs, il ne faut pas se cacher le fait que l'opposition résolue au créationnisme dans certains milieux se réclamant d'une vision scientifique du monde puisse procéder d'une opposition systématique à toute perspective religieuse. La science peut effectivement être instrumentalisée au service d'une idéologie matérialiste, comme le montre une littérature à succès, par exemple les ouvrages de Richard Dawkins (par ailleurs bon vulgarisateur scientifique), Christopher Hitchens, etc. La dénonciation du « matérialisme » par les créationnistes fait donc face à celle de l'« obscurantisme » par les évolutionnistes.

Il est difficile de résister à l'attraction des systèmes binaires, caractéristiques d'une mentalité « apocalyptique ». Pour les uns comme pour les autres, nous serions dans les derniers temps, ceux de l'ultime combat, où toute pensée nuancée serait considérée comme une

théologie

Existe-t-il une opposition irréductible entre évolution et création, science et religion ? Cette vision dualiste est séduisante. Pour tenter d'y voir plus clair, François Euvé rappelle la manière différenciée selon laquelle l'œuvre de Darwin a été reçue, analyse la question du statut de l'humain que met en question la théorie de l'évolution et propose une réflexion sur la vision de Dieu qui en résulte.

trahison. Ce ne serait plus le temps des débats d'idées menés paisiblement, mais celui de la dénonciation des complots occultes, des « révélations » qui annoncent les temps messianiques. Il ne faut pas se laisser impressionner par ces arguments massifs : la polarisation des invectives ne favorise pas une réflexion sereine.

La réception de Darwin

Depuis un siècle et demi, de nombreux travaux d'historiens ont été consacrés à étudier la réception de l'œuvre darwinienne, tant dans le monde scientifique que dans le monde religieux. *L'Origine des espèces* (1859) a eu un succès éditorial considérable, davantage dans le grand public que dans le monde savant, encore peu convaincu à l'époque par l'idée d'évolution des espèces. Mais rapidement les arguments avancés par Darwin ont fait que dans le dernier quart du XIX^e siècle, pour la grande majorité des naturalistes, l'évolution n'était plus une simple hypothèse mais un fait admis que les matériaux fossiles, de plus en plus nombreux, confirmaient.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails techniques des débats de l'époque. On peut simplement relever que si l'idée d'une évolution globale est rapidement admise, la place de la sélection naturelle est souvent contestée. On a pu parler d'une « éclipse du darwinisme » jusque vers 1940 au profit d'une théorie « progressiste ». Rappelons que la nouveauté darwinienne est de penser que le moteur du changement des espèces n'est pas à rechercher dans une tendance interne aux organismes qui les fait progresser vers une meilleure adaptation à leur environnement (comme la girafe qui allonge le cou pour atteindre les hautes feuilles

des arbres) mais dans une sélection *a posteriori* de variations très diverses, *a priori* non orientées vers une quelconque adaptation.

Le succès populaire de la théorie darwinienne repose donc sur une équivoque. Une société qui ne rêvait que de progrès pensait trouver dans l'idée d'évolution un support « scientifique » à ses projets. Or la théorie de la sélection naturelle n'est pas progressiste. Elle ne fait que constater que certains organismes sont plus adaptés que d'autres à leur environnement et que ce sont eux qui ont le plus de descendants.

Du côté du monde religieux, on ne s'étonnera pas de trouver des réactions négatives parmi les défenseurs de l'ordre social ancien que menace une théorie qui paraît justifier le « progressisme ». A l'époque de Darwin, l'Angleterre est très partagée entre des courants conservateurs et des courants libéraux pour lesquels la religion s'oppose au développement social.

Il faut signaler un autre motif d'opposition, plus subtil. Certaines présentations de la théorie darwinienne l'assimilent à un libéralisme pur et simple qui promeut la « survie du plus apte » (une expression du philosophe Herbert Spencer que Darwin a malencontreusement reprise). Ainsi, ce ne serait pas tant le progrès social que le capitalisme libéral qui trouverait dans le darwinisme un support à son idéologie.

La première traductrice de Darwin en français, Clémence Royer, mettait en opposition la sélection naturelle avec la « charité imprudente et aveugle » héritée de l'ère chrétienne, qui avait contribué à « sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible ». Rares étaient ceux qui étaient capables de faire la distinction entre l'authentique théorie darwinienne et ces interprétations tendancieuses. Aux yeux de beaucoup, le darwinisme sem-

blait justifier un libéralisme social incompatible avec la morale chrétienne. Ces réactions négatives, parfois justifiées comme on vient de le voir, ne sont cependant pas les seules dans le monde chrétien. De jeunes théologiens accueillent favorablement la nouvelle théorie. Les motifs en sont très variés. Les plus intéressants tiennent à une distinction entre la vision biblique chrétienne du monde et la vision « naturelle » à travers les constructions scientifiques. On perçoit qu'il est dangereux de faire reposer une représentation de Dieu sur la contemplation de l'ordre cosmique. Dans ce cas, Dieu ne serait que le garant de la stabilité du monde ou une sorte de « programmeur cosmique » et non plus le créateur qui participe à sa création et la renouvelle de jour en jour. Nous reviendrons sur la vision de Dieu. Auparavant, il faut dire quelques mots sur la vision de l'humain.

Qu'est-ce que l'humanité ?

On connaît l'attachement de la tradition chrétienne à la valeur infinie de la personne humaine, seule créée à l'image et la ressemblance de Dieu (Gn 1,26). Il y a donc un saut qualitatif entre l'humain et le reste du monde vivant. S'il est souhaitable de respecter l'animal, de ne pas exercer de violence sur lui, sa valeur ne saurait être comparée à celle de l'homme.

C'est cela que Darwin met en question : l'homme et l'animal partagent une ascendance commune. De ce fait, il n'y a pas de différence qualitative, seulement quantitative, entre les deux. L'organisme humain est certes plus complexe, en particulier en ce qui concerne l'organisation de son cerveau, et cela entraîne les différences de comportement que nous constatons aisément. Celles-ci

ne résultent donc pas de la présence en l'homme d'un autre principe, traditionnellement appelé « âme ». Toute vision dualiste est mise en question. Dans cette direction, les tenants de la *sociobiologie* pensent que la moralité humaine peut être expliquée en termes « naturalistes », sans faire appel à une « transcendance ». Si nous adoptons, par exemple, une attitude altruiste à l'égard de nos semblables, c'est que ce comportement présente un « avantage adaptatif » : sa valeur n'est pas définie *a priori* ; elle vient de ce qu'il s'avère simplement avantageux dans le processus évolutif.

La prise en compte du hasard aggrave le tableau. Nous serions davantage le résultat d'un processus aveugle que d'une intention divine. La nature ne manifesterait aucune finalité tendant vers l'émergence d'une espèce privilégiée, l'humanité. Elle ne serait pas programmée pour nous produire. Nous sommes

théologie

Fossile de *scipionyx samniticus*, petit dinosaure carnivore



là, c'est un fait. Il aurait très bien pu ne pas se produire si l'histoire évolutive avait été différente.

Un troisième élément plus récent contribue à complexifier encore la situation. Le fait que l'organisme humain ne se distingue pas essentiellement des autres organismes naturels a pour conséquence qu'il est possible de le modifier, de le transformer, voire de l'« améliorer ». L'humanité d'aujourd'hui pourrait-elle fabriquer une *super-humanité* ou, comme le disent certains, une *transhumanité* ? Le projet moderne de transformer le monde par la technique humaine atteint là son apogée.

Ampleur des enjeux

Ces graves questions nécessiteraient de longs développements. Elles sont énoncées ici pour faire prendre conscience de l'ampleur des enjeux. Le débat ne porte pas seulement sur une théorie scientifique qui n'aurait aucun impact direct sur nos vies.

Faut-il donc récuser la théorie darwinienne pour revenir à des positions plus « traditionnelles », plus rassurantes ? C'est la tentation des courants créationnistes. Il est difficile cependant de faire l'impasse sur une telle convergence de travaux scientifiques.

L'apport d'une vision évolutive du vivant et de l'humain semble être dans le fait qu'elle nous oblige à mieux distinguer les niveaux d'expression. Le principe d'humanité ne relève pas comme tel de l'investigation des sciences. Qu'on n'attende pas de la science une définition de l'homme !

Si l'objectivité du corps peut être analysée par les procédures biologiques, que ce soit dans son ascendance animale ou même dans son fonctionnement cérébral, cela ne suffit pas à définir ce que

c'est que d'être humain. Il y a un « quelque chose d'autre », une « âme », pour reprendre la terminologie ancienne, aussi insaisissable soit-elle. Le fait de ne pas pouvoir la définir ne récuse pas son existence.

Etre humain relève d'une tâche, d'une décision que personne d'autre ne peut prendre à ma place. Certes la liberté de ma décision n'est pas totalement indépendante de mon être « biologique », autrement dit d'un héritage ancestral dont la lignée inclut le monde animal mais aussi les générations humaines qui m'ont précédé. Elle n'est pas non plus totalement indépendante du fonctionnement de mon cerveau, dont la constitution dépend elle aussi d'une histoire dont je ne suis pas le seul maître. Il n'empêche qu'il reste quelque chose d'irréductible dans les choix que je pose. Ma décision est sans doute « conditionnée », mais ces conditions ne décident pas à ma place.

Cette approche peut sembler encore trop individualiste. L'interdépendance des êtres nous rappelle l'existence de réseaux relationnels dans lesquels nous sommes insérés. Etre humain, c'est aussi être en relation avec l'autre personne humaine et le monde dans son ensemble. Les études du comportement animal mettent en valeur la spécificité du langage humain. L'humanité n'est pas qu'une juxtaposition d'individus, aussi « libres » se voudraient-ils. Elle se constitue au gré d'échanges, de partages et de dialogues.

Une nouvelle vision de Dieu

On sait que la démarche explicative des sciences écarte par principe le recours à toute cause extérieure au monde naturel. On parle parfois d'*athéisme métho-*

dologique de la science. Mais, contrairement à ce que proclament les tenants d'un naturalisme radical, cet *athéisme méthodologique* n'est pas nécessairement un *athéisme de principe*. D'ailleurs, la théologie biblique de la création ne récuse pas la démarche scientifique. On peut même dire qu'elle l'encourage en affirmant que le Créateur a donné toute autonomie à sa création. L'homme peut tenter d'expliquer le fonctionnement du monde sans faire appel immédiatement à une cause « transcendante ». En outre, si l'on prend au sérieux la notion de liberté humaine, on comprend que l'explication scientifique n'épuise pas tout discours sur le monde. L'évolution nous rappelle d'ailleurs que ce monde est mouvant, que la connaissance que nous avons de la réalité présente ne nous dit pas tout sur ce qui peut survenir dans le futur.

La vision de Dieu que l'on peut retenir abandonne l'idée d'une sorte de « programmation » cosmique au commencement du temps. Le théologien Adolphe Gesché rappelait que c'est une volonté libre qui est à l'origine de tout et non une nécessité ou une fatalité (un « destin »). Cette liberté fait naître d'autres libertés. Ainsi l'action créatrice de Dieu n'est pas saisissable comme un phénomène parmi d'autres, même si elle laisse des « traces » dans l'histoire du monde.

Cette liberté créatrice n'est pas non plus simple fantaisie imaginative. Le dessein de Dieu, auquel sont invitées à participer toutes les créatures, est l'achèvement de la création. Face aux menaces actuelles, on peut voir cet achèvement comme une réconciliation de toutes les composantes du créé.

Face aux défis que constitue la vision évolutive du vivant et de l'humanité, il n'y a pas de réponses simples. La plus mauvaise serait une opposition dualiste entre la science et la religion. Il me

semble que deux éléments doivent permettre l'instauration d'un vrai dialogue. Il convient d'abord de prendre en compte les travaux des scientifiques dont les connaissances s'accroissent de manière spectaculaire, même s'il reste, et restera toujours, des zones d'ombre. Ensuite, il faut distinguer entre théorie scientifique et interprétation. La première relève de la description des choses ; c'est un langage objectif, en troisième personne (« il »). La seconde engage celui qui parle dans une parole en première personne (« je »). L'un ne va pas sans l'autre.

La réponse aux menaces qui pèsent sur l'avenir de notre monde n'est pas dans le repli frileux sur des « certitudes » souvent bien fragiles. Elle est dans une recherche commune, guidée par l'espérance que Dieu ouvrira à l'humanité des chemins de croissance.

Fr. E.

théologie

François Euvé,
Darwin et le christianisme. Vrais et faux débats. Essai,
Buchet-Chastel,
Paris 2009, 202 p.
(Voir recension p. 49.)



JUBILE CALVIN

**Calvin Genève
en flammes**

Spectacle en plein air
Promenade des Bastions
Jusqu'au 26 juillet 2009
Commande de billets :
www.resaplus.ch ou
☎ 41 (0)900 552 333

Nul n'est prophète
une exposition
d'Etienne Delessert
Temple de la Fusterie (Genève)
Jusqu'au 25 juillet 2009